

elle n'a rien fait qui ait mérité la justice des hommes. Elle s'amusait au contraire de ce que vous appelez le bonheur terrestre : beauté, fortune, plaisirs, adulations, tout lui souriait, rien ne lui manquait, et l'on disait en la voyant : Quelle femme heureuse ! et l'on enviait son sort. Ce qu'elle a fait ? elle a été égoïste ; elle avait tout, excepté un bon cœur. Si elle n'a pas violé la loi des hommes, elle a violé la loi de Dieu, car elle a méconnu la charité, la première des vertus. Elle n'a aimé qu'elle-même : maintenant elle n'est aimée de personne ; elle n'a rien donné : on ne lui donne rien ; elle est isolée, délaissée, abandonnée, perdue dans l'espace où personne ne pense à elle, personne ne s'occupe d'elle, c'est ce qui fait son supplice. Comme elle n'a recherché que les jouissances mondaines, et qu'aujourd'hui ces jouissances n'existent plus, le vide s'est fait autour d'elle ; elle ne voit que le néant, et le néant lui semble l'éternité. Elle ne souffre pas des tortures physiques ; les diables ne viennent pas la tourmenter ; mais, cela n'est pas nécessaire : elle se tourmente elle-même, et elle souffre bien davantage, car ces diables seraient encore des êtres qui penseraient à elle. L'égoïsme a fait sa joie sur la terre : il la poursuit ; c'est maintenant le ver qui lui ronge le cœur : c'est son véritable démon.

Ah ! si les hommes savaient ce qu'il en coûte d'être égoïste ! Dieu pourtant vous l'apprend tous les jours, car s'il envoie tant d'Esprits égoïstes sur la terre, c'est afin que, dès cette vie, ils se punissent les uns par les autres, et qu'ils comprennent mieux, par le contraste, que la charité est le seul contrepoison de cette lèpre de l'humanité.

Alfred de Musset.

(Médium, mademoiselle Eugénie.)

Dans la séance de la Société du 23 novembre, un Esprit se communique spontanément en écrivant ce qui suit :

Comme je désire, avant tout, vous être agréable, je vais vous demander ce que vous voulez que je traite ; si vous avez un sujet, faites des questions ? Enfin, messieurs, je suis toujours votre dévoué,

Alfred de MUSSET.

- Votre visite étant imprévue, nous n'avons pas de sujet préparé ; nous vous prions donc de vouloir bien en traiter un à votre choix ; quel qu'il soit, nous vous en serons très reconnaissants.

- Vous avez raison ; oui, car moi Esprit, en particulier, et tous en général, nous connaissons mieux vos besoins, et pouvons mieux appliquer les communications que vous ne le feriez vous-mêmes.

Que vais-je traiter ? je suis assez embarrassé au milieu de tant de sujets intéressants. Commençons par parler à ceux qui désirent ardemment être Spirites, mais qui semblent reculer devant ce qu'ils croient une apostasie ; parlons donc pour ceux qui reculeraient devant l'idée de se trouver en contradiction avec le catholicisme. Ecoutez bien : je dis catholicisme, et non christianisme.

Vous avez peur de renier la foi de vos pères ? Erreur ! Vos pères, les premiers, ceux, qui ont fondé cette religion sublime dans son origine, plus que vous étaient Spirites ; ils prêchaient la même doctrine qu'on vous enseigne aujourd'hui ; et qui dit Spiritisme, comme votre religion, dit : charité, bonté, oubli et pardon des injures ; comme le catholicisme, il vous enseigne l'abnégation de soi-même. Vous pouvez donc, consciences timorées, les allier ensemble, et venir, sans scrupule, vous asseoir à cette table, et parler avec les êtres que vous regrettez. Soyez, comme vos pères, charitables, bons, compatissants, et au bout de la route, vous aurez tous la même place ; au bout du chemin, la balance, qui pèsera vos actions, aura les mêmes poids, et l'œuvre la même valeur. Venez sans crainte, je vous en prie ; venez femmes gracieuses, au cœur rempli d'illusions ; venez ici elles seront remplacées par des réalités plus belles et plus radieuses ; venez, épouse au cœur dur, qui souffrez de votre sécheresse, ici est l'eau qui amollit le roc et qui étanche la soif ; venez, femmes aimantes, qui aspirez toute votre vie au bonheur, qui mesurez la profondeur de votre cœur et désespérez de la combler ; venez, femme à l'intelligence avide, venez : ici la science coule claire et pure ; venez puiser à cette source qui rajeunit. Et vous, vieillards qui vous courbez, venez et riez à la face de toute cette jeunesse qui vous dédaigne, car, pour vous, s'ouvrent les portes du sanctuaire, pour vous la naissance va recommencer et ramener le bonheur de vos premières années ; venez : et nous vous ferons voir des frères qui vous tendent les bras et vous attendent ; venez donc tous, car, pour tous, il y a des consolations.

Vous voyez que je me prête volontiers ; usez de moi, vous me ferez plaisir.

Profitant de la bonne volonté de l'Esprit d'Alfred de Musset, on lui adresse les questions suivantes :

1° Quelle sera l'influence de la poésie dans le Spiritisme ? - R. La poésie est le baume que l'on applique sur les plaies ; la poésie a été donnée aux hommes comme la manne céleste, et tous les poètes sont des médiums que Dieu a envoyés sur la terre pour régénérer un peu son peuple, et ne pas le laisser s'abrutir entièrement ; car, qu'y a-t-il de plus beau ! qui parle plus à l'âme que la poésie !

2° La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie ont été tour à tour influencées par les idées païennes et chrétiennes ; veuillez nous dire si, après l'art païen et l'art chrétien, il y aura un jour l'art spirite ? - R. Vous faites une question qui se répond d'elle-même ; le ver est ver, il devient ver à soie, puis papillon. Qu'y a-t-il de plus aérien, de plus gracieux qu'un papillon ? Eh bien ! l'art païen, c'est le ver ; l'art chrétien, c'est le cocon ; l'art spirite sera le papillon.

(Voir, à ce sujet, l'article ci-dessus, page 366, sur l'art païen, l'art chrétien et l'art spirite.)

3° Quelle est l'influence de la femme au dix-neuvième siècle ?

Nota. Cette question est posée par un jeune homme étranger à la société.

R. Ah ! c'est du progrès ; et c'est un jeune homme qui propose cette question : c'est beau, et j'étais moi-même trop amateur, pour ne pas daigner y répondre, et je suis sûr que tous ici le désirent aussi.

L'influence de la femme au dix-neuvième siècle ! Croyez-vous qu'elle ait attendu cette époque pour vous tenir tous en laisse, pauvres et faibles hommes que vous êtes ? Si vous avez essayé de la ravalier, c'est que vous l'avez crainte ; si vous avez essayé d'étouffer son intelligence, c'est que vous avez redouté son influence ; il n'y a que son cœur auquel vous n'avez pu mettre des digues, et comme le cœur est le présent que Dieu lui a fait en particulier, il est resté maître et souverain. Mais voilà aussi que la femme se fait papillon : elle veut sortir de sa coquille ; elle veut reconquérir ses droits tout divins ; comme lui, elle s'élance dans l'atmosphère, et l'on dirait qu'elle respire l'air de sa juste valeur. Ne croyez pas que j'en veuille faire des érudites, des lettrées, des femmes à poèmes ; non, mais je veux, on veut ici, dans le monde que j'habite, que celle qui doit élever l'humanité soit digne de son rôle ; on veut que celle qui doit former les hommes, commence à se connaître elle-même, et, pour leur infiltrer dès le jeune âge l'amour du beau, du grand, du juste, il faut qu'elle possède cet amour à un degré supérieur, il faut qu'elle le comprenne ; si l'agent éducateur par excellence est réduit à l'état de nullité, la société chancelle ; c'est ce que vous devez comprendre au dix-neuvième siècle.

Intuition de la vie future.

(Méd. Mlle Eugénie.)

Nota. Le médium écrit sur un ancien cahier, ayant servi à un autre médium, et sur lequel se trouvait une communication écrite depuis long-